

Et l'été qui n'est pas encore là...

Véronique Nguyen-Duy

Numéro 131, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55697ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

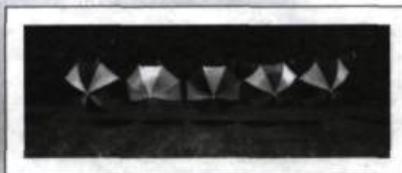
Citer cet article

Nguyen-Duy, V. (2003). Et l'été qui n'est pas encore là.... *Québec français*, (131), 103-103.

Sur la table de la cuisine, un vieux journal traîne depuis le 7 juin dernier. Quelle étrange façon de dire les choses... Un « vieux » journal ! J'ai beau savoir que, dans le monde de l'information quotidienne, tout ce qui n'est pas pour demain est déjà vieux, je ne m'y fais jamais. Car, après tout, qu'est-ce qu'un mois à l'échelle d'une vie ? Une affaire de rien, une bagatelle, le temps que se dessèche le bout de cordon qui nous pend au bout de l'ombilic, le temps de traverser un autre SPM ou de refaire le plein avant le prochain versement hypothécaire. Mais un mois, comme une minute, c'est amplement suffisant pour tout changer, pour tout faire basculer. C'est *Paris à vélo* (D1), *Une histoire d'été* (F2), *Le temps des cerises* (D5), un moment de perfection qu'on n'oubliera jamais ou, encore, le moment où l'on perd un être cher. Et *l'été qui n'est pas encore là...* (A2)



CINQ PARAPLUIES POUR
LA TRAVERSÉE DU DÉSERT
QF 122 | ÉTÉ 2001



Et l'été qui n'est pas encore là...¹

PAR VÉRONIQUE NGUYÈN-DUY

Au milieu de ces pensées, il y a ce journal, ce *Devoir*, qui me regarde de travers comme s'il m'en voulait de ne l'avoir jamais ouvert et qui, à la manière d'un pensum, me rappelle cent fois par jour que *Le Québec a perdu 9 300 emplois en avril* (A1) alors que *Lilas, pivoines et fourmis célèbrent la fin du printemps* (D6). Ce journal est aussi celui que je n'ai jamais jeté parce qu'*Au cœur de la folie* (C7), au milieu *Des images qui font mal* (E4), il fut pour moi une *Accalmie* (G1) sous le *Soleil lourd* (Ag.36) de ce dimanche de juin. Ce *Marché de la poésie* (F2), ce *Petit miracle tout en présences* (E4), c'est dans les titres, petits et grands que je l'ai trouvé. Des titres qui, dans leur simple et banale juxtaposition, m'ont fourni les mots de cet ultime hommage à un ami disparu. Exercice de style donc pour une chroniqueuse es médias que, jusqu'au bout, tu auras incitée à se dépasser.

Quel gâchis !, mon cher Roger, *Quel gâchis !* (D3) J'ai beau chercher une consolation, j'ai beau me dire que le sort — même mauvais — en est jeté et qu'il faut se servir *Du passé comme tremplin* (E6), ce n'est qu'une autre *Solution séduisante mais inefficace* (B5). Tu me manqueras, Roger ; tu me manques déjà. Les *Fulgurances de [t]a pensée* (F5) me manqueront. Je m'ennuierai de tes *Beau[x] coup[s] d'estocade* (F5) aux tenants *De l'assassinat considéré comme une pratique artistique* (F8), voire savante. *La dictature de la minorité* (B4), en effet, t'a toujours semblé trop lourde : *Pas*

super, le plomb, pour le cerveau des enfants (B6). Pour toi, pas de fossé entre *La culture de Séraphin* (B4) et *La marge dans toutes ses franges* (E1) ; simplement des chemins de traverse qu'il nous appartient de tracer et d'explorer dans un esprit que certains frileux ont qualifié d'*Ambiguïté révolutionnaire* (Ag.38) mais qui n'était que respectueuse et ludique liberté.

Le rouleau compresseur de la science triomphaliste qui célèbre *Le succès d'un organisme génétiquement modifié* (B6), qui procède à coups de *Cobayes humains recherchés* (F3) et qui traite sur un pied d'égalité *Les chiffres et les gens* (C1), t'a toujours effrayé. Si *L'emploi mène les marchés* (C1), si la quête universelle est aujourd'hui celle du *Luxe et de la performance* (H4) et si le commandement suprême est désormais *Tu ne feras point de déficit* (C3), tu as pris le parti de la vie en éveillant et en valorisant les passions tout autant que ceux et celles qui les partagent. Pour *L'amour d'une femme* (F1), *L'éternelle résistante* (Ag.24), qui se coule dans toutes ; pour l'amour des tiens, antithèses du *Trio tragique* (Ag.30) de qui tu disais avec bonheur et fierté : *Ça plane pour eux* (F5) ; pour tes amis, nombreux, à qui tu étais remarquablement fidèle, pour tes collègues, que tu as inspirés, pour la poésie, pour la *Musique, pour la vie* (G4), tu as toujours conjugué *Audace, éloquence et plaisir* (E3), *À la première personne du pluriel* (G5).

Mais peu après le *Temps de la fonte des glaces* (G6), lorsque les routes étaient en-

core toutes neuves des rosées crépusculaires, tu as chevauché *À dos de vampire* (E8). *Plein gaz !* (H1), l'adrénaline subissant un *Formidable élan haussier* (C4), tu t'es, bien malgré toi, heurté à *La rébellion des machines* (CS). Et *l'été qui n'est pas encore là...* (A2)

Je me souviendrai que, lorsqu'arrivait *L'heure bleue* (C7), *Perdu dans Dostoïevski* (E3) avec, devant les yeux, le *Minotaure aveugle guidé par une jeune fille* de Picasso, il t'arrivait de te demander s'il est plus douloureux de *Soigner l'humain ou [de] changer sa nature ?* (F4) Qu'avions-nous échafaudé comme réponse la dernière fois ? Ni l'un, ni l'autre je crois. Vivre, il me semble. Simplement, vivre. Vivre pleinement, vivre passionnément, vivre à tous les temps mais, encore, vivre. Alors, pour que tu vives, encore, j'essaierai de me souvenir que, lorsque « la société de vivants s'érode à qui mieux mieux, la société des morts souffre tout autant. Si la mort de l'un s'avère la mort de tous les autres, pourquoi la vie ne ferait pas de même ? Nous serions tous vivants au nom de tous les morts et nous aurions le devoir de noyer de vie l'esprit de ceux qui l'ont perdue² ».

Adieu Roger.

Notes

- 1 Tous les titres utilisés dans ce texte sont tirés du journal *Le Devoir* (Montréal) publié le samedi 7 juin 2003. Afin d'alléger la présentation, les références figurent entre parenthèses à la suite de chacun des titres cités en italique.
- 2 Serge Bouchard, « Il y a cent mille ans que l'on meurt », *Le Devoir*, Montréal, 27 mai 2003, p. A7.